

Olivier Flournoy

La notion de changement en psychanalyse

Paru dans la Revue suisse de psychologie pure et appliquée. Volume 22, Numéro 4, 1964.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. La notion de changement en psychanalyse. In : *Revue suisse de psychologie pure et appliquée*. Vol. 22, N° 4, 1964. 289-303.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1963.pdf

La notion de changement en psychanalyse

Olivier Flournoy

Chaque fois qu'un changement chez l'analysé est remarqué par le psychanalyste, il s'estompe aussitôt. La constatation d'une conduite nouvelle si réjouissante soit-elle ne tarde jamais à s'accompagner de celle d'une conduite répétitive. Peut-être sont-elles simplement simultanées, couplées par rapport à autrui. La relation à autrui ne peut être en effet que de conduites répétitives pour l'autre comme les autres et de conduites nouvelles pour l'autre pas comme les autres. L'autre est à la fois l'autre et un autre.

Ainsi vouloir séparer le changement de la répétition serait séparer ce qui n'est que parce qu'uni dans une opposition dialectique.

Aussi pour introduire mon étude de la notion de changement, je préfère m'attacher d'abord à celle de résistance car, à moins de tautologie, on résiste à autre chose, c'est-à-dire à un changement. Que fait donc l'analyste en présence d'une résistance ?

La résistance, résistance au changement

La résistance est signifiée en analyse par l'intermédiaire du discours ou de son absence. Pour la manier, nous avons également à notre disposition le discours ou le silence.

Du côté de l'analysé, la résistance nous apparaît comme nuisible et en même temps comme précieuse, car l'individu sans résistance est celui dont la personnalité est dissoute. Il faut donc faire évoluer les résistances pour qu'elles soient mieux utilisables par le patient lui-même. On ne détruit pas une résistance, on la transforme.

Si métapsychologiquement, la notion d'économie veut que les cathexis liées au fait de résister subsistent même lorsqu'on le rend conscient, cliniquement on sent bien que l'on n'efface jamais quelque chose sans le remplacer toujours par autre chose.

Une absence de résistance serait une absence de discours, dans la mesure où tout discours n'a un sens que par rapport à l'autre, est intentionnel. On voit ainsi qu'il est indispensable que le discours soit adressé au psychanalyste, qu'il faut donc circonscrire et orienter la résistance dans le sens d'un conflit interpersonnel.

Dans « Le Moi et le Ça »¹, Freud exprime cette idée sur le plan intrapersonnel ou structural; je traduis : « En analyse on se trouve devant le problème de lever la résistance que le Moi établit contre le fait de se sentir concerné par le refoulé. » Il s'agit d'une résistance que le Moi instaure non contre le refoulé mais bien contre le fait de pouvoir se sentir concerné par lui. Le Moi résiste à lui-même.

Ainsi le Moi résiste d'abord en refusant de se sentir concerné; il y a refus, ou encore frustration dans un sens actif et réfléchi, « le Moi se frustre ».

La tâche du psychanalyste est alors que le Moi n'utilise plus son énergie à ignorer mais à reconnaître et à lutter avec les contenus refoulés, à transformer la situation en conflit défensif, que le Moi objective le refoulé.

Pour en revenir au plan interpersonnel, l'un se trouve dès le début de l'analyse devant le problème de lever la résistance que l'analysé instaure contre le fait de se sentir concerné par l'autre-analyste. Car l'autre serait l'équivalent dans la relation interpersonnelle du refoulé dans la relation structurale. L'analyste représente le refoulé et c'est pourquoi l'analysé refuse de se sentir concerné par lui; il lui confère alors la seule valeur de psychanalyste socialement qualifié à l'exclusion de celle de l'autre.

Je conçois donc le maniement de la résistance dans une perspective interpersonnelle comme l'intention de mettre en évidence une relation conflictuelle entre l'analysé et l'analyste.

La résistance recouvre alors deux concepts; l'un : absence de relation conflictuelle; l'autre : présence de cette relation. Le premier correspondant au refus, à la fuite, le second à l'acceptation d'un conflit qui apparaît comme insatisfaisant mais que l'analyse peut affronter grâce à la présence du psychanalyste dans la composante interpersonnelle du conflit.

Si historiquement on a pu décrire une époque de l'analyse des contenus du refoulé suivie d'une époque où l'analyste s'occupait des résistances du Moi, cliniquement on retrouve ces deux périodes dans l'analyse, la première : corres-

¹ S. E., XIX, p. 17 : « The analysis is faced with the task of removing the resistances which the ego displays against concerning itself with the repressed. »

pondant à l'absence de conflit, à la résistance par refus de se sentir concerné, la seconde à la présence du conflit défensif.

Ainsi à l'époque des « Études sur l'hystérie », l'analyse des contenus symboliques du discours par un analyste chargé d'autorité pouvait suffire à résoudre des problèmes actuels et massifs.

Par la suite, l'analyste a été mis en présence de cas plus complexes où l'histoire entière de l'individu a pris de l'importance. En voulant s'y intéresser, il s'est heurté à une opposition de l'analysé qui n'a plus vu en lui le médecin socialement qualifié mais un être cherchant à avoir le privilège d'abolir les barrières sociales; il s'est heurté à une résistance. L'interruption du traitement de « Dora » peut être comprise par la surprise de Freud devant le fait qu'il n'était plus considéré comme l'analyste-socialement-qualifié mais comme l'autre exigeant le privilège de connaître son intimité, ce qu'il n'aurait pu communiquer à temps à sa patiente.

Comment quelqu'un dont le Moi n'est pas concerné par le refoulé vient-il à se faire analyser? C'est me semble-t-il que ce non concernement n'est pas littéral; qu'il s'agit justement d'une résistance, d'une forme particulière de conflit caractérisée par la fuite, impliquant une prise de conscience, ne fût-ce que sous forme d'insatisfaction.

Dans « Inhibition, Symptômes et Angoisse »² je lis : « Le Moi reprend les cathexis préconscientes qu'il avait liées à l'idée représentant la pulsion à refouler, et les emploie pour libérer du déplaisir. »

Soulignons l'idée représentant la pulsion. Le Moi n'est pas concerné par la pulsion, il est concerné par l'idée la représentant. Et c'est le Moi qui fuit cette idée, qui refuse de se sentir concerné par elle. L'énergie qu'il croit économiser en fuyant, il ne la récupère pas, il l'emploie à ne pas être concerné; on peut dire qu'il la perd à se refuser de se sentir concerné alors qu'il l'a été. C'est cette « mauvaise foi » qui serait insatisfaisante, voire angoissante. Si l'autre-analyste est le représentant du refoulé, on conçoit alors que l'analysé espère de l'établissement d'une relation avec l'autre qu'elle lui apporte une possibilité de cesser ce non-concernement angoissant vis-à-vis de l'autre.

Ainsi le refus de se sentir concerné implique-t-il au moins une insatisfaction qui motive la consultation du psychanalyste.

Dans la perspective interpersonnelle, le conflit défensif entre le Moi qui se sent concerné et les pulsions dangereuses se traduit par la névrose de transfert; le transfert est alors présent et spécifique. D'aucuns disent que pour que le transfert

² S. E., XX, p. 93 : « The ego withdraws its (preconscious) cathexis from the instinctual representative that is to be repressed and uses that cathexis for the purpose of releasing unpleasure » (Unlustentbindung). L'ambiguïté du texte me permet de traduire par « libérer du déplaisir », c'est-à-dire en produire, et de l'accorder à mon hypothèse que la fuite est insatisfaisante.

apparaisse il suffit d'attendre et qu'après quelque temps il arrive. C'est possible, mais il est aussi certain que l'analyste peut aider à son apparition, et même doit aider, si « neutralité bienveillante » n'est pas synonyme de « passivité indifférente ».

Des la première heure d'analyse, il y a transfert en ceci que l'analysé vit et agit au lieu de se remémorer; c'est la phase que j'appellerai de « transfert social aspécifique »³. L'analysé transfère ses habitudes, sa façon d'être, bref il les vit et ne les apprécie pas comme des conduites répétitives. C'est-à-dire que d'emblée il manifeste une résistance sociale aspécifique, fondée sur les particularités qui caractérisent un certain non-concernement de sa relation d'objet. L'analyste est donc en présence d'une résistance qu'il doit manier pour passer d'un transfert social aspécifique au transfert spécifique de la psychanalyse. Ici encore l'analysé concerné par le transfert social est un analysé qui ne se sent pas concerné par la relation interpersonnelle; il faut que l'analyste arrive à le faire se sentir concerné, à déclencher le conflit.

Le transfert social aspécifique peut être appréhendé comme résistance au transfert, le transfert analytique comme résistance de transfert ou par le transfert à ce qui est au-delà, à sa résolution dans une relation authentique⁴. Le transfert social est l'équivalent des conduites sociales indispensables pour vivre sans problèmes avec son entourage, il est l'équivalent de la position structurale où le Moi n'est pas concerné par le refoulé.

Je ne peux vivre dans le monde social que des relations de non-concernement avec l'autre. Dès que l'autre est concerné, il perd sa qualité d'un autre socialement autre pour devenir l'autre privilégié qui aura le privilège de pouvoir déclencher mes émois et de pouvoir réagir à mes émois.

L'analysé applique au début la conduite sociale qui pose le moins de problèmes; considérer l'analyste comme tel uniquement. L'analyste devra le faire changer; qu'il considère l'analyste comme l'autre, non plus médecin mais privilégié, pour lui. Le transfert sera alors spécifique, psychanalytique, — l'analysé transférera sur l'autre privilégié des images privilégiées.

Que le psychanalyste doive intervenir pour en arriver au transfert ou au conflit défensif me paraît évident par l'institution même du traitement; celui-ci commence dès la première minute par une situation contradictoire. D'une part l'énoncé de la règle fondamentale invite le patient à une autonomie absolue, à une absence totale de résistance. D'autre part, la situation psychanalytique invite le patient à une hétéronomie absolue, à une résistance inévitable; rien de ce qui sera dit ne pouvant l'être que pour le psychanalyste. Comment l'analysé peut-il évoluer dans cette situation si ce n'est grâce à l'aide du psychanalyste? Sans son

³ Gittelsohn adopte le terme « rapport », de même que Glover, pour parler de cette première phase. Int. J. Psych. 43, 1962 : « Curative Factors in Psychoanalysis », M. Gittelsohn.

⁴ J'emploie une expression de philosophie existentielle parce qu'elle me paraît utile et claire pour exprimer ce à quoi visent la sublimation ou les processus de dégagement du Moi.

aide aura-t-il d'autre ressource que d'appliquer à une telle situation une conduite répétitive d'habitudes sociales destinées à échapper à cette contradiction ?

Ici je fais abstraction des patients chez qui les conduites sociales sont si peu structurées que c'est là le trouble qui les fait venir à l'analyse. Le monde entier étant pour eux source de conflits, l'analyste est d'emblée privilégié comme l'autre qui lui en veut ou qui le terrorise ou qui le séduit. Ces patients montrent une telle fixation aux êtres privilégiés qu'ils ne peuvent distinguer entre eux et le monde. Cette confusion entre l'autre privilégié et l'autre social est la source de deux tendances chez les psychanalystes : la première dont Freud est le représentant, est de considérer les psychotiques comme difficilement analysables parce que ne faisant pas de transfert. En effet, les psychotiques prenant d'emblée le psychanalyste comme être privilégié, si le psychanalyste se sent socialement qualifié, il n'aura pas d'espoir de voir le malade changer et le considérer autrement. La seconde est la tendance actuelle d'admettre de la part des psychotiques un transfert massif et immédiat ; l'analyste appréhende ici la relation privilégiée dans laquelle sa personnalité socialement qualifiée est dissoute. Ces deux tendances impliquent une même orientation du début de la démarche thérapeutique qui serait en quelque sorte l'inverse de la démarche analytique, elle consisterait à dégager les autres de leur implication privilégiée pour ne la garder que pour le thérapeute.

La tâche de l'analyste sera donc le maniement de la contradiction instituée par le traitement vers son acceptation dans le sens d'un conflit actualisé dans la séance. L'analyste se préoccupera de l'induction du transfert spécifique, de la réapparition et de la polarisation du conflit défensif par rapport au psychanalyste. Le conflit refusé entre l'analysé et le monde dans un effort de distinguer le monde des êtres privilégiés sera circonscrit et accepté entre l'analysé et l'analyste. Enfin l'analyste aura comme tâche de tenter d'épuiser ce conflit en le gardant toujours vivant sous la forme d'un équilibre dialectique, évitant que l'analysé n'abandonne le conflit en se laissant aller soit à l'autonomie soit à l'hétéronomie.

En effet, dès l'énoncé de la règle fondamentale on se trouve aux prises avec le double écueil de conduites autonomes ou hétéronomes ; les premières étant aussi fâcheuses que les secondes.

Rendre l'analysé autonome serait supprimer quelque chose, ce serait lui soustraire son hétéronomie laquelle est fondamentale, ce serait nier l'influence de ses proches par exemple. Rendre l'analysé hétéronome serait nier son individualité d'adulte par exemple.

Ainsi l'autonomie implique une notion d'incomplétude, l'individu autonome est incomplet de son hétéronomie, il est scindé, il est isolé, est schizophrène pour les siens. D'autre part, l'individu hétéronome est incomplet de son auto-

mie, il est fusionné, foetal, végétal, parasite, il est schizophrène pour le monde. L'analyste ne peut qu'espérer résoudre ces contradictions en les dépassant; il est aussi absurde d'espérer un analysé autonome n'ayant plus besoin de l'autre, qu'un analysé hétéronome ne pouvant pas vivre par lui-même. L'autre nous est aussi indispensable qu'un autre peut nous être superflu.

L'analysé cherchera à dépasser le conflit autonomie-hétéronomie en établissant avec l'analyste quelque chose d'autre, une relation authentique. L'analyste de même s'efforcera de perdre sa nature d'un autre chez qui on est hétéronome et loin de qui on est autonome, et de devenir l'autre avec lequel on a une relation impliquant le dépassement du couple conflictuel vers la relation authentique.

Il est bon de concevoir la relation authentique comme l'acceptation inévitable d'une relation faite d'autonomie et d'hétéronomie entre moi et l'autre et d'entendre par dépassement celui du couple conflictuel vers un équilibre dialectique. On le voit bien sur le plan de la relation entre homme et femme; si elle peut tendre à une relation authentique entre moi et l'autre exempte de conflits, elle restera en même temps et absolument une relation de moi homme à une autre, femme, une relation d'équilibre entre l'autonomie et l'hétéronomie par rapport à l'autre sexe.

Ou encore si l'on remonte à l'origine biologique de l'individu, à la période préconceptuelle, l'ovule et le spermatozoïde sont à la fois autonomes et hétéronomes absolus. Leur seule chance de survie est de dépasser et leur autonomie et leur hétéronomie en se réunissant, c'est-à-dire de dépasser leur problème, de n'être plus ni ovule ni spermatozoïde tout en le restant, de devenir autre chose. Mais en passant de la période préconceptuelle à la vie, l'individu mâle a à jamais perdu la possibilité femelle de l'ovule et l'individu femelle a à jamais perdu la possibilité mâle du spermatozoïde...

Si l'existence est considérée comme une réduction de deux organismes mâle et femelle à un seul individu qui ne sera que mâle ou que femelle et de cet individu à une mort sans appel, je peux alors appréhender la conception de l'individu comme le premier pas vers la mort, comme l'anéantissement de tout espoir d'échapper à nos contradictions de notre vivant, anéantissement dû à la perte de la possibilité d'être ce qu'on n'est pas. Et de là, la marche sera irréversible vers l'anéantissement de l'être qu'on est.

Cette irréversibilité est alors liée à l'être dans sa temporalité, elle est du début à la fin, elle se traduit par les antinomies, les contradictions, les conflits, les oppositions.

Que peut-on faire vis-à-vis d'elle? On peut tenter d'y échapper, on peut tenter de l'accepter. Le christianisme par exemple y échappe miraculeusement en ne se sentant pas concerné dès le début, en niant la réduction conceptuelle par le mythe de la virginité de la mère, lequel signifie probablement plus qu'il n'en laisse paraître, car son fils n'est pas moitié femme moitié dieu, il n'est que Dieu,

et biologiquement est du sexe que sa mère n'est pas. Sa mère n'aurait été que celle qui porte l'enfant, sans plus. La « catastrophe » existentielle ne concernant pas Jésus dès le début, la mort n'a pas sa raison d'être comme fin.

La psychanalyse, elle, acceptant de se sentir concernée par la catastrophe existentielle chercherait une solution aux contradictions dans le mythe de la castration. La castration, si elle est, n'est qu'un accident échappant à la durée temporelle. Ainsi le mythe de la castration a la vertu d'intérioriser la catastrophe ; elle est passée et c'est de là que la psychanalyse tiendrait ses vertus thérapeutiques : si la catastrophe peut être concentrée dans le passé, elle ne peut qu'être acceptée et le problème est de s'en accommoder en attendant la mort non plus comme catastrophe mais comme fin.

Le dépassement du couple conflictuel autonomie-hétéronomie peut alors être limité au dépassement vers un équilibre dialectique. Si on l'exige sans limites, si on le veut vers une relation authentique qui serait dépourvue des oppositions inhérentes à la vie, cela implique un saut qui n'est que dans le néant de la mort.

Les moyens dont dispose l'analyste pour créer la relation conflictuelle avec l'analysé et pour la dépasser sans l'enliser dans l'autonomie ou dans l'hétéronomie sont la parole et le silence.

Esquisse d'une formulation de la notion du changement

A. Partie clinique

Pour simplifier mon approche, je me limiterai à deux exemples d'interventions faites en début de traitement, interventions apparemment banales qu'on peut concevoir comme une ouverture destinée à aider l'analysé à surmonter une résistance, donc à changer. Mon intervention étant le silence, on peut s'assurer d'une plus grande clarté. En effet l'intervention par le discours aurait prêté à mille variantes possibles selon le niveau d'interprétation.

Premier exemple : Il s'agit d'un type de résistance où la situation est employée pour ne pas se sentir concerné par la règle fondamentale, autrement dit où l'hétéronomie l'emporte sur l'autonomie.

L'analysé : « Que me conseillez-vous, faut-il que mes enfants me tutoient ? »

L'analyste : « ... »

L'analysé, après deux minutes de silence : « Ma fille aînée a l'habitude... » etc., et le problème du tutoiement d'être oublié.

Pour l'analyste, conseiller serait par excellence frustrer le malade, ce serait l'institutionnalisation de la situation de transfert social aspécifique, de la relation

stérile de type professeur-élève, parent omniscient-enfant ignare. Le silence par contre a la valeur d'une invitation de passer à la relation de transfert spécifique. L'analysé, lui, devant cette ouverture se trouve face à face avec une possibilité soudaine d'un nouveau type de relation, une « permissibilité » inattendue.

Dans cet exemple, devant l'effrayante perspective de cette liberté, son Moi se frustre, refuse de se sentir concerné par les pulsions revigorées par le silence permissif de l'analyste.

C'est cette frustration active et réfléchie qui peut être expliquée à tort par l'équivalence silence-frustration.

Deuxième exemple : Type de résistance où la règle fondamentale est employée pour ne pas se sentir concerné par la situation analytique, autrement dit où l'autonomie l'emporte sur l'hétéronomie.

L'analysé parle aisément, l'atmosphère semble calme.

L'analysé, soudain : « Croyez-vous que la psychanalyse va me faire perdre cette habitude ? »

L'analyste : « ... »

L'analysé : « Je vous pose une question... vous entendez?... vous ne pouvez pas répondre?... vous n'avez rien à dire?... bon, alors je m'en vais. » Et de se lever pour partir.

Dans cet exemple, devant le silence permissif de l'analyste, l'analysé après avoir attendu une réponse dans l'hétéronomie, agit brusquement une conduite de transfert social aspécifique destinée à préserver son autonomie.

Les pulsions libérées par l'ouverture de l'analyste entrent en conflit avec le Moi qui structurellement parlant a à se défendre contre le Ça et le Surmoi. Dans le cadre du conflit interpersonnel, le Ça apparaît comme l'instance forçant le rapprochement avec l'analyste, le Surmoi comme l'instance déclenchant la défense vis-à-vis de cette approche. Le Moi trouve alors un compromis pour résoudre son conflit structural dans le cadre interpersonnel, il fuit le conflit, espérant ne plus se sentir concerné par les exigences du Ça et du Surmoi.

L'analysé rompt l'équilibre entre le contrat et la règle fondamentale en appliquant cette dernière à ses actes; il cherche à éviter le conflit en étendant l'autonomie de la parole aux actes.

Dans les deux cas, l'analysé se refuse par les moyens qui lui sont propres, la liberté angoissante qui lui est offerte, et tâche de se débarrasser d'une relation conflictuelle entrevue, en se réfugiant dans le non concernement.

B. Discussion

Ces deux exemples dans leur banalité se sont imposés comme exigeant une explication et je ne fais que rapporter différents moments de la réflexion qui m'a amené à mes conclusions.

Dans ces exemples, les analysés posent une question qui signifie que leur relation avec l'analyste est du type de transfert social aspécifique; ils attendent la réponse de celui qui sait; ils s'attendent à une réponse et sûrement pas au silence qui serait inqualifiable de la part d'un médecin chez qui l'on vient et que l'on paye. Souvenons-nous qu'il s'agit ici d'exemples de début d'analyse, précisément chez des gens qui n'ont pas à leur disposition la liberté nécessaire pour affronter les difficultés de l'existence de la manière la plus rationnelle. L'analysé qui pose une question vers la fin d'une analyse réussie, traduit par là son désir de connaissance. Il poursuit alors son discours dans l'espoir d'y répondre.

Dans mes exemples, l'analysé qui pose la question suspend sa pensée, attend la réponse, c'est-à-dire qu'il souhaite une relation d'élève à maître; son désir de connaissance est paralysé, son discours interrompu. Si dans ce cas le psychanalyste répond, il anticipe la relation d'élève à maître, il la matérialise, il ne répond pas à un besoin de connaissance mais à un besoin d'origine infantile dont la caractéristique est un déséquilibre vers l'hétéronomie...

Ces analysés devant le silence de l'analyste réagissent par une conduite d'adaptation à une nouvelle situation sociale, le premier renonce à la question ayant provoqué cette situation, le second échappe à la situation créée par sa question; mais du fait même que le contrat analytique implique la règle fondamentale, leur conduite devient une conduite de défense destinée à éviter l'affrontement de l'analyste par le discours. Ce qui dans sa vie sociale représentait pour l'analysé un processus d'adaptation pour éviter l'éveil des difficultés conflictuelles, devient dans l'analyse un processus de défense contre ces difficultés qui sont ainsi mises au premier plan.

Le déséquilibre entre l'autonomie et l'hétéronomie lorsqu'il se reproduit en analyse, représente donc un processus de défense contre l'autre qui est ainsi devenu le représentant de l'autre privilégié contre qui l'analysé a eu à se défendre dans la réalité du monde ou le représentant des instances refoulées contre qui le Moi a eu à se défendre dans la réalité de son monde intérieur.

En même temps que l'analyste devient le représentant de l'objet privilégié, il offre à l'analysé la liberté de continuer à parler selon ses désirs ou selon ses besoins; il évite de limiter le champ analytique à la relation demandeur-répondant. Ce qui signifie pour le premier qu'il n'y a pas de maître, que son hétéronomie n'est donc pas une situation inévitable; pour le second que l'analyse ne lui garantit pas la satisfaction du seul fait qu'il y vient, que son autonomie par rapport à l'analyste ne peut pas être conservée. Ainsi l'attente par l'analysé d'une réponse est-elle mise en évidence comme une tentative de perpétuer une relation stéréotypée dont la caractéristique essentielle est d'échapper au conflit défensif avec l'objet privilégié.

Le premier analysé devant le silence de l'autre percevra sa position d'élève et tâchera d'y échapper en reprenant le fil de son discours, mais l'intervention

l'aura ébranlé dans la mesure où il ressentira son attitude comme celle d'un être frustré, frustré de sa réaction au silence de l'autre. Et la peur d'affronter la situation conflictuelle l'empêchera de profiter de l'offre faite pour qu'il s'aperçoive que dans la perspective d'un équilibre dialectique, la solution de sa question par une réponse catégorique n'est qu'une aliénation. Il se frustrera lui-même, et même s'il en accuse l'autre, un progrès est accompli : l'évitement du conflit n'est plus indifférent, il est insatisfaisant.

Le second devant le même silence l'invitant à perdre son autonomie d'acheteur par rapport à l'analyste — autonomie renforcée par la réaction à l'hétéronomie représentée par l'attente d'une réponse —, l'invitant à retrouver une situation d'équilibre, répète sa tendance à l'autonomie dont il a l'habitude pour échapper au conflit. Mais ici il prendra conscience qu'il s'agit bien d'une échappatoire et se sentira responsable de rompre une relation qu'il a lui-même cherchée. Même si pour échapper à cette responsabilité, il tente d'en projeter l'origine sur le silence de l'analyste, sa conduite est néanmoins devenue foncièrement insatisfaisante.

Le changement intervenu est le suivant : les deux analysés ont réagi à l'intervention par une tentative de non concernement ; néanmoins leur tentative a échoué dans l'insatisfaction...

Mais du fait de l'intervention de l'analyste, cette insatisfaction est ressentie dans le cadre de l'analyse, elle est ressentie comme insatisfaisante par rapport à l'analyste, l'analyste est présentifié et les analysés ont une relation de concernement avec lui, de concernement insatisfaisant, une relation de transfert spécifique.

L'analyste sera désormais impliqué, privilégié ; l'analysé frustré sentira l'analyste le frustrant pour lui, l'analysé coupable sentira l'analyste le culpabilisant pour lui.

Le prix du concernement étant l'insatisfaction de se sentir coupable ou frustré, quelle conduite nouvelle adopter qui soit plus satisfaisante ?

Une telle conduite implique de sortir du cadre de transfert spécifique où l'analyste est devenu objet privilégié et de considérer l'analyste en tant qu'individu.

Elle implique aussi de s'apercevoir qu'une relation avec un analyste individu n'est pas le danger d'une absence de relation, une relation avec une chose-analyste, mais qu'elle peut être une relation avec un analyste-homme, différente d'une relation avec un analyste socialement qualifié ou d'avec un analyste-objet privilégié, non pas insatisfaisante mais potentiellement plaisante ou déplaisante.

Quant à la technique employée par l'analyste, à savoir le silence, elle est le résultat d'une différence de prise de position de l'analyste et de l'analysé par rapport à l'analyse. Le premier se trouve déjà dans une atmosphère de contre-transfert spécifique par rapport au second. Il est silencieux vis-à-vis de celui qui devrait s'adresser à lui en tant que représentant de l'image transférée. Il est l'ana-

lyste-père ou l'analyste-autrechose, mais qui précisément ne va pas faire comme l'analyste-père, qui va agir comme l'analyste-analyste respectant la liberté de l'autre. Son silence représente donc pour lui une ébauche de passage de l'analyste-image-de-transfert à l'analyste-individu. Alors que l'analysé, lui, ébauche le passage de la phase de transfert social aspécifique au transfert analytique où l'analyste devient un interlocuteur privilégié qui se tait pour lui.

Si donc l'analyste essaye d'échapper au contre-transfert (compris ici dans un sens général de répétition d'une conduite pour un objet privilégié) en étant analyste, l'analysé va essayer d'échapper à la situation sociale en transférant. On a l'impression que l'analysé cherche par tous les moyens à conserver son analyste. Tant que l'analyste tient à l'analysé au début du traitement comme objet de contre-transfert, l'analysé satisfait se contente de prudent transfert social aspécifique. Dès que l'analyste par son intervention montre des velléités de devenir analyste, l'analysé inquiet de cette marque d'individualisme essaye de capter l'analyste pour lui, en lui conférant le privilège d'objet de transfert spécifique.

Descriptivement, l'analyse évolue selon trois périodes successives :

La première période est celle d'une relation aconflictuelle avec un analyste socialement qualifié, la seconde celle du conflit défensif avec un analyste privilégié, conflit dont la caractéristique est la tendance à le résoudre par une fuite dans l'autonomie ou dans l'hétéronomie, la dernière celle d'un équilibre difficile mais nécessaire avec l'autre, équilibre entre les tendances à l'hétéronomie et à l'autonomie.

Le changement d'une période à l'autre apparaît comme motivé par la non acceptation de la part de l'analyste du rôle que l'analysé lui prête.

Le point le plus délicat auquel je suis arrivé à partir de ces deux exemples est donc qu'une nouvelle conduite (impliquant une relation équilibrée entre l'autonomie et l'hétéronomie) proposée par l'analyste est refusée par l'analysé qui va conférer à l'analyste la valeur d'un être privilégié, objet de transfert spécifique, ceci parce qu'il s'aperçoit qu'en lui proposant une telle conduite l'analyste, lui, passe précisément de l'état d'objet privilégié, du contre-transfert à l'analyste-individu.

Réciproquement en ce qui concerne ce dernier, on peut dire que son attitude contre-transférable par rapport à son nouvel analysé était vécue, alors que dès que l'analysé par sa question lui confère la valeur possible d'objet de transfert, par là-même, l'attitude contre-transférable de l'analyste est démasquée, donc n'est plus.

Quant aux analysés qui se sentent concernés par la situation conflictuelle insatisfaisante mais nécessaire pour conserver leur analyste pour soi, ils peuvent simultanément prendre conscience de l'historicité du conflit défensif, par le fait qu'ils répètent leur conception de la relation à l'autre sous une forme unique-

ment conflictuelle, relation qui sur le plan biologique correspondrait à l'éternel désir de l'enfant d'être aussi grand que l'adulte.

L'analysé cherche d'abord à résoudre le conflit défensif en déséquilibrant la relation à l'autre vers l'hétéronomie dont la valeur est de s'assurer l'analyste par des liens de dépendance, déséquilibre ici encore nécessaire à l'enfant qui ne peut espérer aucune égalité. Par ses récits, l'analysé se remémore la relation déséquilibrée et peut en accepter la fatalité historique.

La solution de l'hétéronomie vis-à-vis de l'autre-objet-privilegié reconnue comme ne résolvant qu'un rêve passé, devient non valable dans l'analyse. De même celle de l'autonomie comme réaction à l'hétéronomie infantile.

Le conflit défensif accepté peut alors être mû en un équilibre dialectique avec autrui, équilibre dont on attend le dépassement des oppositions analyste-analysé, autonomie-hétéronomie, Moi-pulsions...

C. Formulation du changement

a) Partielle par rapport à l'analysé.

L'analysé change quand :

1. Il accepte la relation à l'autre comme un conflit défensif.
2. Il accepte la relation à l'autre comme le mouvement dialectique d'un conflit à dépasser vers un équilibre jamais définitif, avec ses possibilités plaisantes ou déplaisantes.

Ce qui correspond dans l'évolution de l'analyse à :

1. Il passe du transfert social aspécifique au transfert analytique.
2. Il passe du transfert analytique à sa résolution sous forme d'une relation de personne à personne avec l'analyste.

b) Partielle par rapport à l'analyste.

L'évolution de l'analyste est parallèle mais non pas simultanée.

1. L'analyste change quand il accepte l'autre en analyse. Il lui signifie qu'il l'accepte comme celui qui parle pour lui. Il n'accepte plus la relation sociale médecin-malade et se sent d'emblée concerné par la relation conflictuelle.

2. Il change quand par ses interventions il transforme le conflit défensif en une relation dialectique.

Ce qui correspond dans l'analyse à :

1. L'analyste accepte au départ une relation impliquant le contre-transfert.
2. Par son intervention, il épuise son contre-transfert vers une relation de personne à personne.

c) Par rapport à l'analyse.

Au début de l'analyse, l'analysé évite le conflit défensif alors que l'analyste accepte le conflit défensif.

Premier changement :

L'analysé accepte le conflit défensif au moment où et du moment que l'analyste dépasse le conflit défensif vers une recherche de relation authentique.

Deuxième changement :

L'analysé rejoint l'analyste dans son effort de dépasser le conflit vers un équilibre.

Ce qui correspond à :

Au début, l'analysé en est au transfert social aspécifique alors que l'analyste en est au contre-transfert.

Premier changement :

L'analysé passe au transfert analytique au moment où et du moment que l'analyste passe du contre-transfert à la relation de personne à personne.

Deuxième changement :

L'analysé rejoint l'analyste dans une relation de personne à personne.

Ainsi ma formulation du changement n'est-elle possible et complète que par rapport à la relation entre analysé et analyste, elle est intersubjective. Elle attire l'attention sur une antériorité, une « précession » de l'évolution du contre-transfert par rapport à celle du transfert. Si le premier changement peut être le résultat d'une technique précise de l'analyste, impliquant son passage par son intervention d'une attitude contre-transférable à une attitude de connaissance de la situation relationnelle, le second changement, lui, est dû à l'affrontement prolongé de deux conceptions de la relation humaine. Insensiblement la recherche d'un équilibre se déplace de la relation sociale à la relation privilégiée et de la relation privilégiée à la relation authentique.

La relation authentique est-elle accessible, et si elle l'est ne l'est-elle pas que longtemps après que la relation analytique effective soit terminée ?

Dans une perspective idéaliste, il est possible d'envisager la relation authentique définitive comme insaisissable en ceci qu'elle ne serait que quand toute relation entre analysé et analyste aurait cessé d'être.

Dans une perspective plus proche de l'expérience, il nous faut envisager la relation authentique jamais comme une relation constituée mais toujours comme la recherche indéfinie d'une relation constituante.

Appendice

La notion d'autonomie est introduite par Hartmann et reprise par lui-même, Loewenstein et Kris dans leurs travaux sur la psychologie du Moi. Hartmann distingue une autonomie primaire du Moi, innée, qui est entre autres le fait du langage et des appareils sensoriels et moteurs, d'une autonomie secondaire, acquise, du Moi qui est le fait des processus d'adaptation.

La notion d'autonomie relative du Moi est introduite par Rapaport qui étudie les relations d'opposition et d'équilibre entre l'autonomie du Moi par rapport au monde extérieur et l'autonomie du Moi par rapport au Ça.

L'antithèse autonomie-hétéronomie est introduite par Lagache qui l'applique à la psychanalyse structurale tant vis-à-vis des conflits inter-systémiques que des conflits intra-systémiques.

Dans ce travail, j'ai repris cette antithèse et envisagé ses rapports avec mes catégories des relations « sociales », « privilégiées » et « authentiques », catégories que j'estime utiles à ma compréhension de l'analyse, parce qu'elles lient la relation analytique au domaine du réel alors que la triade absence de transfert, transfert, résolution du transfert la lie au domaine de l'imaginaire.

BIBLIOGRAPHIE

HARTMANN, HEINZ : Ich-Psychologie und Anpassungsproblem, 1937.

RAPAPORT, DAVID : The Theory of Ego-Autonomy : a Generalization, Bull. Menninger Clinic 22, 1958.

LAGACHE, DANIEL : La psychanalyse et la structure de la personnalité, « La Psychanalyse », n° 6, 1961, Presses Universitaires de France.